

*Le vendredi 6 mai 2005.* Nice, un peu d'angoisse sur belle lumière de dix-neuf heures quarante-quatre. Le jeudi 25 novembre 2004, je devais aller à Marseille avec Éric et Virginie. Depuis un certain temps, les choses commençaient à se détraquer pour moi et en moi. Par exemple, j'étais violemment rentré dans une bitte lors d'une manœuvre en marche arrière, ce qui avait descellé mon pare-chocs et descendu mon pot d'échappement, qui raclait le sol avec des petits bruits de casserole. Réparation de fortune chez un garagiste de fortune : le pare-chocs demeurait fragile, le pot, quoique refixé, ronflait un peu comme sur les voitures de rallye. Je trimballais à présent une angoisse permanente de l'arrière-train, ou un remords de l'arrière-train, ou un reproche ; je roulais à la tête d'un enfoncement stationnaire mais toujours prêt à empirer dans mon dos.

C'est avec cet engin que nous partons l'après-midi du 25 novembre, Éric à la place du mort et Virginie sur la banquette arrière. Autoroute, autoroute, péage, péage. On fonce dans le gris déjà hivernal d'un jour pluvieux, et quand je vois défiler ce

bandeau de foin confus et pourri derrière le profil d'Éric, je pense comme d'habitude que la Provence est grise la moitié du temps, « les gens ne se rendent pas compte » ; ou bien je pense à tous les trajets que j'ai faits dans la direction de Marseille-Aix-en-Provence, et je les sens diverger ensemble de ma route actuelle et m'y laisser pour la première fois tout seul, sans l'escorte de leur passé ; ou bien je somnole un peu.

Arrêt station-service : café, frotte-toi les yeux, prends des claques d'air froid sur les joues. J'achète deux tendeurs. Avec l'aide d'Éric, j'en accroche un à travers l'arrière-train pour remonter l'imposant pare-chocs qui sinon pèse sur le pot d'échappement et fond à son contact depuis cent kilomètres. On redémarre parmi l'odeur de mandarine – non merci –, on descend dans un gris de plus en plus fumeux et foncé où s'évanouit même la conversation. SAINT-MAXIMIN PROCHAINE SORTIE.

*Le dimanche 8 mai 2005.* Pendant les vacances, les compteurs de l'Alfa Romeo avaient donné des signes de faiblesse : le compte-tours s'était peu à peu paralysé, puis le compteur kilométrique avait presque cessé de fonctionner. Désormais à Nice, il restait capricieux. Philippe m'avait suggéré un garagiste « très sympa, amoureux des vieilles mécaniques », mais, sur ses indications trop vagues, j'avais confié ma voiture à un autre garagiste, très sympa lui aussi, quoique insensible aux vieilles

mécaniques et plus incompétent que la moyenne. Il n'arrivait pas à réparer l'électronique du tableau de bord et se plaignait devant moi de la perte de temps (et d'argent) qu'il devait supporter par la faute de son bon cœur : « J'aurais pas dû accepter, c'est tout, je veux arranger les clients, et puis là... » Il finit par trouver le fil d'Ariane dans le câblage ; je lui donnai cent euros ; je repartis du garage à la nuit tombante ; j'allumai les phares ; et tous les compteurs se bloquèrent à droite, y compris la jauge d'essence et l'indicateur de température, qui jusqu'à ce jour avaient accompli honnêtement leur tâche.

Voilà pourquoi, ce 25 novembre, l'habitacle est si obscur alors que nous approchons de Marseille à la brune : juste le voyant bleu des phares, la silhouette d'Éric avec ses longues mains croisées par-dessus ses cuisses, impassible, – et le flot éblouissant des habitués qui rentrent, accélèrent à droite, à gauche, au milieu, de plus en plus impatients à mesure que la distance diminue.

Braque et contre-braque et rebraque pour une place douteuse dans le Panier contre un grillage entre des ordures. Enlève le sandow, ouvre le coffre, prends les bagages de tes amis : les voici tout jolis avec leurs sacs comme sur une photo : de fiançailles chastes au lampadaire. Petite ronde dans le mystère du tendeur disparu. N'oublie pas de fermer la baignole. Et retiens le nom de la rue !

Arrivée au FRACPACA (Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte d'Azur). Préparatifs de ma séance de lecture, des projections d'Éric et de

Virginie, de notre performance à trois. J'arrache des pages de mon livre, je les colle sur des feuilles A4. Un gobelet de pastis, des bretzels, un deuxième pastis. *One two three four check check check.*

Nous voici à présent après le spectacle, qui s'est bien passé, mal passé, de toute façon tu n'en sauras rien. Repastis, sourire, fendre la foule, refendre la foule, bises-bises, « – Myriam ! Christian ! vous étiez là ! ? – Disons qu'on est arrivés vers la fin... » Resourire. « Génial ! » Repastis.

Cécile, radieuse, s'est détachée de sa caravane de poètes pour venir nous écouter et elle me congratulate, nous confraternisons joyeusement, je la réconforte, on se refrotte moralement l'un l'autre ; elle regagne sa caravane qui lit dans une librairie : « – À demain – Oui, à demain. »

*Le mercredi 10 août 2005. Nice. C'est la misère.*

Je suppose que les milieux alternatifs se ressemblent d'une ville à une autre comme deux gouttes de sangria : prenez des jeunes pas si jeunes que ça, donnez-leur un grand appartement à moitié pas refait, cet air d'indépendance tranquille qu'ils ont gardé du temps où ils suivaient encore des études, la passion des réunions festives avec presque pas de budget, quelques fantaisies artistes en matière de fringues, du vin mauvais, une bonne sono, des canapés trouvés sur le trottoir, un tel mépris des lendemains qu'il semble les faire vivre tous ensemble à reculons dans la nuit qui avance, – et roulez, tristesse !

Éric, Virginie et moi tractés à travers le Panier nocturne sans rien voir, jusqu'à une montée d'escalier *destroy*, qui nous mène à ce grand appartement à moitié pas refait où nous accueille la passion des réunions festives avec presque pas de budget, du vin mauvais, etc.

Près de l'entrée, je m'accroche assez vite à une serveuse de soupe vêtue moitié indienne, moitié rien ; sa soupe, exotique, épaisse, chaude et copieuse, *me tiendra au corps* (c'est mon calcul), car, d'après ce que j'ai pu voir, le reste du buffet se disperse dangereusement hors de *la zone des satiétés*.

Moi seul dans une petite pièce aux tomettes cassées ou en fuite, regardant (moi) par la fenêtre rien à voir ; passe un homme en noir avec un chapeau noir, que je reconnais et qui me reconnaît, même si nous ne nous sommes jamais vus ; car d'un milieu alternatif à l'autre, ainsi que d'un monde possible à un autre, beaucoup de choses demeurent identifiables, alors que tous les individus ont changé ; d'où cette sorte de familiarité constamment déjouée dans laquelle je tourne, muet avec mon bol de soupe et mon gobelet de vin.

*A contrario*, lorsque Diane (qui a suivi mon atelier d'écriture à Paris un an plus tôt) m'entreprend, elle me paraît si permanente que je monte pour elle le volume d'effusion ou de verve à un point que rien n'autorisait dans nos rapports passés ; et cependant, comme sa présence n'avait en ce monde-ci aucune probabilité, je ne me rappelle du coup ni son nom ni son prénom, elle fait plutôt figure d'ambassadrice

générique pour un autre des mondes moutoniens. Je retrouve seulement en elle une certaine façon d'ouvrir la bouche, qui est sa signature sexuelle ; et derrière ce trait un creux néant qui appelle en tout homme le musicien. *Oh ! viens jouer, toi, j'ai la caisse de résonance.*

Bonne sono. Ça danse à présent dans la pièce la plus large et la plus éclairée. Je vois Éric aux prises avec la force centrifuge des tourbillons, puis valdinguant au sol jusqu'à taper le mur, son air d'automate alors, tandis qu'il cherche à reprendre pied, et sa persévérance à refaire du tourbillon ; – rechute à travers les chaises.

Moi, je danse avec Rosannette, qui ne se nomme pas Rosannette, ni Anne-Laure, ni Fabienne, ni Réjane, ni Brigitte. Quoique.

*Le jeudi 11 août 2005.* Brigitte est une jeune femme autour de la trentaine, fine, plus grande que la moyenne et possédant un joli visage, des cheveux longs et abondants, bouclés, d'une nuance de marron exactement semblable à ce fruit (qui n'est pas la châtaigne), – et j'ai toujours aimé cette couleur naturelle, sans éclat.

Son visage ne manque pas de saillies : des pommettes, le front qui se bombe, la courbe du menton ; mais il y a tant de délicatesse dans ses os ; et, en unissant tous les sommets et arêtes de la boîte crânienne, sa chair, un peu pâle, un peu décolorée par les cigarettes, forme un volume difficile à

appréhender tant il semble changer selon le point de vue, cela fait un certain charme. Je me souviens que ses yeux, trop petits, s'ouvrent chacun au centre d'une dépression circulaire, esquissée par l'arrondi du sourcil haut placé et par un creux en demi-lune sous la paupière (= nuits blanches ?). Menu, son nez s'abstient. Quant à ses lèvres de peu d'épaisseur, elles gardent ordinairement un air sérieux, parfois légèrement dégoûté. Ou bien, si elles sourient brièvement, aucun éclat ou plissement de connivence ne se montre alors dans ses yeux, ce qui caractérise « le faux sourire », selon les pionniers de la physiognomie.

Elle se meut avec vivacité et précision, ses esquives comme ses mouvements-miroirs répondent sans équivoque à mes mouvements, à mes ouvertures. Nous dansons quelques rocks. Nous ne nous quittons plus du corps. Car pour ses yeux, qui tirent à la fois sur le châtain et sur le vert, ils restent le plus souvent fixés au loin, et quand ils passent sur moi, leur glauque ne semble ni me regarder ni m'envoyer de signe. Peut-être a-t-elle enclenché avec moi un programme de séduction standard et le laisse-t-elle pour l'instant se dérouler en pilotage automatique, en attendant de voir.

Elle porte un ensemble veste-jupe en velours côtelé marron, orné de quelques boutons-pression dorés (*le retour des seventies*, pas n'importe quelle fripe). Je flaire dans l'odeur de ce tissu ancien une humeur de souvenir (enfouir son visage dans le velours ?) qui se mêle aux relents récemment absorbés

par les fibres : du vécu depuis le pressing. J'essaie de remonter ces effluves à moitié réels jusqu'à la source de mon amoureux désir. Par exemple, elle m'envoûterait, Brigitte.

Il y a longtemps qu'Éric et Virginie se sont retirés dans leur hôtel (un peu après minuit). Nous restons dans le dernier carré, et le dernier carré doit à présent quitter la place. Brigitte s'enquiert d'un lit pour dormir. Nous redescendons le petit escalier *destroy*. Un long cou donne souvent de la grâce aux femmes qui en sont pourvues (pourvu, bien sûr, qu'il s'accorde aux autres proportions du corps). Assurément, ma nouvelle amoureuse possède un port tout à fait gracieux, excepté que son cou se refuse à certaines flexions commandées par la danse ou engendrées au naturel par le bien-être.

Une fois dans la rue, notre groupe se divise en deux : une minorité qui remonte la pente, et une majorité (dont nous sommes) qui la descend. Salutations maniéristes d'ivrognes. Celle qui m'accompagne m'accompagne de sa beauté lointaine, un peu carbonisée déjà ; comme si son impatience avait labouré en rond dans ce que vous offre la vie et s'arrêtait maintenant au bord du cercle : quoi d'autre ? Mais c'est justement le biais par lequel ma vieillesse parviendra à la toucher. Les gens qui vous comprennent, ne peut-on les aimer en confiance ?

Étant donné l'heure qu'il est et le lieu où nous sommes, le mieux est donc d'aller au \*\*\*\* (un certain bar de nuit marseillais). Nous nous y laissons entraîner, par couples ou par trios effilochés. Brigitte vit

à Aix-en-Provence (quelle coïncidence !), dirige un embryon de revue avec une de mes anciennes étudiantes (voilà de quoi collaborer !), ne trouve décidément pas d'endroit où passer la nuit...

Tu sais, tu pourrais dormir avec moi... J'ai une chambre à l'hôtel.

Laurette hoche la tête en signe d'approbation (car elle s'appelait Laurette, voilà, ça me revient).

*Le samedi 13 août 2005.* Je n'aime pas Marseille. J'y ai vécu deux ans durant mes études et je ne m'y suis jamais senti chez moi. Il y a dans cette ville une conjonction de vastitude et de laideur qui rebute, surtout quand on n'a pas le loisir de poétiser les lieux, parce que l'on y travaille seulement. À l'époque où je l'ai pratiquée, la Canebière ressemblait à une avenue lugubre, sans fin, surtout égayée par des cinémas pornos, des vendeurs de merguez, des chercheurs de mauvais coups, sentant la pisse et le pot d'échappement, le bail à céder, ces nuits d'hiver où je revenais seul à pied du restaurant universitaire, par là-haut, presque jusqu'à cet énorme dortoir à bateaux qu'on appelle Le Vieux-Port, empli des mêmes tristes lumignons, refermé contre la mer, sans rêve. Ensuite, bien sûr, les plans d'aménagement urbain se sont mis à dégrader les façades, la Culture a réaffecté des entrepôts ou des douanes à l'abandon, etc. Mais ce matin du 26 novembre 2004, mon ancienne angoisse de la vastitude et de la désorientation marseillaises ressourd en moi tandis

que nous quittons le Foxy Lady pour nous rendre au Blue Night ou au Dizzy Club.

Alors sans doute, reparlant à Lucienne de notre conjonction prochaine (*mit mich schlafen*), je lui dis que, si ça se trouve, ma fatigue aura raison de ma gaillardise. À tête reposée et avec neuf mois de distance aujourd'hui, il m'apparaît évidemment que de toutes les inepties que j'aurais pu dire, celle-ci était certainement la pire. Voici pourtant par quels méandres mentaux elle advint nécessairement : je tenais pour acquis que nous finirions la nuit ensemble (n'avait-elle pas approuvé mon offre sans équivoque ?) et depuis cet instant, joyeux et soulagé, je me contentais de la suivre, cependant qu'elle-même suivait la petite bande de noctambules en compagnie de qui nous avions quitté la fête. Une autre partie de mon esprit, toutefois, comparait le déroulement de l'histoire avec le scénario que j'avais trouvé chez Freud sur *l'écrivain désirable*, et sous le couvert de l'ivresse comme à l'ombre de l'inconscient, cette partie-là de mon esprit remarquait certains désaccords entre la théorie et la pratique ; par exemple, qu'aux yeux de Lucette je représentais probablement moins l'écrivain que « l'homme mûr puissant » ; ou bien que la situation précaire dans laquelle elle se trouvait cette nuit-là quant à son logement lui faisait presque une nécessité de se prostituer si elle voulait trouver un lit. Mais ma conscience (à tous les sens du terme) tenait à écarter ces interprétations pénible et, sur le coup, le seul moyen auquel je songeai fut de spécifier à

Julienne que la passade que nous fomentions tous deux *n'avait* bien sûr *rien à voir* avec un vulgaire rapport de pouvoir, la meilleure preuve étant que les services sexuels y seraient optionnels ou facultatifs (passade ? non, pas de ça !). Cet essai de délicatesse accoucha donc d'une pure et simple dénégation. Par ailleurs, il achevait à voix haute une sorte de dialogue que j'avais poursuivi avec une Annette de fantaisie, taillée dans la fumée de mes disputation intestines, et il est probable que, lorsque l'Annette réelle entendit mon compliment, elle jugea que je commençais de parler avec des fantômes (ou que j'étais un couillon).

Au Blue Night (au Dizzy Club), elle a cessé de m'adresser la parole, nous menons une conversation générale, elle-même gravement parasitée par le tintamarre général auquel toute la clientèle contribue. Le patron, géant et barbu, se met à lever en l'air deux pintes pour attirer notre attention sur le fait que l'établissement va fermer, imité en cela par la matrone, géante et imberbe, qui nous chasse de chez elle avec la sollicitude que l'ogresse a pour les pauvres enfants dans *Le Petit Poucet*. Où trouverons-nous maintenant quelque chose d'ouvert ? Au Takatita, bien sûr ! Allons-y.

*Le lundi quinzaoût 2005.* Le lundi 15 août, j'ai écrit quelque chose qu'aujourd'hui, vendredi 19 août, je viens d'enlever. Je pense aux répétitions d'été (mouettes-kwaï-kwaï-kwaï-kwaï-kwaï-kwaï-kwaï)